



CULTURE & SAVOIRS

«Baldwin avait besoin de rompre pour écrire»

LITTÉRATURE Nicholas Boggs, auteur de la biographie monumentale du célèbre écrivain afro-américain qui vient de paraître au Seuil, nous donne les clés d'une personnalité dont la colère noire n'a jamais exclu une demande d'amour inextinguible.

Né en 1973, à Washington, Nicholas Boggs est chercheur, docteur à l'université de Columbia, spécialiste de la littérature afro-américaine et des études queers. Il a publié en 2025, aux États-Unis, une biographie exhaustive de James Baldwin (1924-1987), sous le titre *A Love Story*. L'ouvrage, rebaptisé en français *Baldwin. L'amour et la révolution*, paraît au Seuil.

Combien de temps vous a pris cette biographie monumentale ?

J'ai mis vingt ans à faire les recherches et à écrire. Tout a commencé par un album pour enfants composé par James Baldwin et un voyage en France, pour interviewer l'artiste peintre Yoran Cazac, qui l'avait illustré. J'étais à Yale quand j'ai découvert l'album. La biographie très importante de Baldwin, écrite par David Leeming, parue en 1994, mentionne à peine Yoran Cazac. J'ai écrit à Leeming. Il m'a répondu : «*Je pense que Cazac est mort.*» En 2003, j'ai posé la même question à des historiens d'art.

Peu après, dans mon studio de Brooklyn, j'ai reçu un appel. Un homme à la voix rauque, au fort accent, m'a dit : «*Je suis Yoran Cazac. Je vous appelle de Paris, venez !*» Je l'ai interviewé à Montmartre, dans son atelier, avec sa femme. Il a été le dernier

amant de Baldwin. Ils formaient un vrai trio amoureux. Un des romans de Baldwin leur est dédié. Entre 2003 et la mort de Yoran, en 2005, revenu à Paris, je l'ai interrogé durant des heures.

Cette graine a donné le livre, avec cette ultime histoire d'amour avec Yoran et sa femme. J'ai saisi qu'il fallait regarder l'amour pour comprendre le processus créatif de Baldwin. Ses ruptures et ses désirs inassouvis étaient au cœur de ses romans. Il les vivait tout en écrivant.

Votre ouvrage est-il le résultat d'une psychanalyse en l'absence du sujet ?

J'ai voulu donner à voir la dimension humaine de Baldwin. Il est davantage connu comme un grand orateur en colère, mais il faut aussi admettre l'amour qu'il avait en lui et qu'il vivait.

Quant à la psychanalyse, il disait à Cazac qu'il détestait être analysé par les autres mais, remarquait Cazac, il était sans cesse en train d'analyser sa vie, son œuvre et lui-même. Dans cet album, il analysait son enfance.

La psychanalyse m'est chère, je l'ai étudiée en tant que doctorant. En écrivant, loin de moi l'idée de psychanalyser James Baldwin. Je voulais que ce livre se lise comme un roman. Il fallait raconter une histoire, accrocher le lecteur, tout en lui fournissant les outils critiques, afin qu'il effectue lui-même son analyse de Baldwin. J'ai aussi voulu suivre Baldwin en train de s'analyser lui-même.

Comment expliquer que ce garçon noir, né à Harlem, battu, abusé, qui a tôt révélé son homosexualité, choisit de ne pas subir, de s'exposer, de composer tant d'œuvres d'une violence et d'une douceur prodigieuses ?

Venu en France, il est tombé amoureux de Lucien Happersberger. Cette histoire lui a permis de connecter l'amour et la violence, de vivre pleinement les deux. C'est pour Lucien qu'il a écrit *la Chambre de Giovanni*, où il revendique son homosexualité pour la première fois.

Sur son coming out, il s'est exprimé en des termes précis : «*Vous ne l'aurez pas dit, c'est moi qui vous l'ai dit !*» Il ne peut donc pas y avoir de «*corbeau* », ni de chantage. Baldwin a gardé tout pouvoir sur son identité.

Il a eu une existence nomade. Il a notamment vécu à Istanbul, fait maints allers-retours entre la France et les États-Unis. Il est mort à Saint-Paul-de-Vence. Qu'est-ce qui le poussait à partir ?

Il avait vécu très jeune le suicide de son meilleur ami, puis le décès de son beau-père. Il se disait : c'est moi le prochain. À cause de sa sexualité et de la couleur de sa peau, il se sentait terriblement menacé. Partir était une nécessité. Il ne parlait pas un mot de français en arrivant en



NICHOLAS BOGGS
Docteur à l'université de Columbia, spécialiste de la littérature afro-américaine

France. La distance linguistique est allée de pair avec la séparation physique d'avec les États-Unis. Rupture et séparation lui ont servi de moteur créatif. Il avait besoin des ruptures, pas seulement amoureuses. Je pense au divorce violent avec Richard Wright, après la parution de l'essai de Baldwin, *le Roman protestataire de tout un chacun*. Il y démantèle l'approche de son aîné et conclut à l'échec du roman de contestation sociale. C'est un combat oedipien qui vise à tuer le père. Quelle audace de s'en prendre

aussi violemment à l'écrivain noir vivant le plus célèbre au monde ! Baldwin avait besoin de rompre pour écrire. Ses amours non réciproques fonctionnaient comme le miroir de l'amour contrarié qu'il vouait à son beau-père, mais aussi de son amour pour les États-Unis, qui ne

ENTRETIEN



James Baldwin, victime à la fois de racisme et d'homophobie, avait choisi une existence nomade. SOPHIE BASSOULS / SYGMA VIA GETTY IMAGES

l'aimaient pas en retour. Il y est retourné sans cesse, notamment lors de la grande Marche sur Washington. Sur place, avait lieu une énième rupture ; alors il revenait en France, écrivait sur cette expérience, puis repartait.

La France était très importante pour lui. Il a reçu la Légion d'honneur en 1986, mais il ne s'échappait pas des États-Unis pour arriver dans un monde où le racisme n'existait pas. Il a vite compris que la France était elle aussi raciste. Être un Noir américain en France était cependant très différent d'être un Algérien ici, pour ne prendre que cet exemple.

Il explore cela dans son dernier roman inachevé, interrompu par sa mort, *Pas de papiers pour Mohammed*. Il y raconte son expérience dans le sud du pays, où

« Il a vite compris que la France était elle aussi raciste. Être un Noir américain en France était cependant très différent d'être un Algérien. »

il avait embauché des jardiniers algériens. Il éprouvait à leur égard un sentiment complexe, car il était leur patron. Il disait : « Je les regarde et je vois que c'est moi qui suis l'opprimeur. » Son amour immense pour la France n'était pas aveugle.

Vous signalez l'ambiguïté, qu'il jugeait insupportable, de l'attitude du mâle blanc

américain. N'est-ce pas flagrant dans *Face à l'homme blanc* (*Going to Meet the Man*, 1965) ? Qu'en dirait-il aujourd'hui, dans son pays natal où cela devient une politique d'État ?

Dans ce livre, Baldwin écrit du point de vue d'un shérif blanc qui, enfant, a assisté à un lynchage et qui ne peut avoir de relations sexuelles avec sa femme qu'en se remémorant cette scène. C'est ici que

son point de vue est si important : il a vécu à la fois le racisme et l'homophobie. Il était capable de voir les liens entre les deux. Il voyait que le racisme aux États-Unis était un phénomène psychosocial : la race est sexualisée et le lynchage, un moyen de castrer un individu, tout comme, au niveau structurel, le pays castrait la population noire. C'est le symbole d'un projet national atroce. Baldwin savait que les racines du racisme américain étaient si profondément ancrées dans les fondations du pays et que, tant que l'Amérique blanche ne regarderait pas cette histoire en face, il n'y aurait pas de véritable démocratie.

C'est précisément ce que nous voyons se dérouler sous nos yeux aujourd'hui. C'est lié au fait de ne pas faire face au péché originel de ce pays. Baldwin racontait comment fonctionnaient les États-Unis et, vu leur influence, le monde entier. J'imagine qu'il aurait beaucoup de choses à dire sur ce qui se passe aujourd'hui.

Il s'est demandé ce que le racisme faisait aux Blancs eux-mêmes...

La fausse idée de l'innocence du Blanc américain, cette invention de la « blancheur », est pernicieuse. Baldwin disait que le racisme était nocif pour le raciste lui-même. Haïr est si corrosif pour celui qui haït que la haine endommage son âme. Il faut se demander si cet argument est encore efficace aujourd'hui. Les Noirs aux États-Unis ont à cœur le projet du rêve américain, mais l'Amérique blanche ne les aime pas en retour.

Son livre *la Prochaine Fois, le feu* (*The Fire Next Time*, 1963) avait eu en France un grand retentissement...

Il était alors à l'apogée de sa célébrité et complètement focalisé sur la race et la justice raciale. Cet essai a été publié dans le *New Yorker*. C'est un document stratégique, magnifiquement écrit, qui tentait de toucher les Américains, mais très précisément le lectorat blanc qui se pensait de gauche et qui, en réalité, n'allait pas assez vite sur le changement législatif.

Baldwin disait que les Blancs et les Noirs américains « relativement conscients » devaient se réunir comme des amants pour donner corps à la liberté. Sa stratégie consistait à leur donner envie de passer de « relativement » à pleinement conscients. Il offrait une possibilité de rédemption aux Américains tout en les avertissant : il n'y aura pas d'eau, la prochaine fois ce sera le feu. Baldwin reconnaissait cette violence potentielle que nous voyons aujourd'hui aux États-Unis.

Il tisse des liens avec le monde occidental dans *Un étranger au village*, écrit en Suisse. À partir de son expérience suisse, il disait : le monde n'est plus blanc et ne sera plus jamais blanc. C'est à ce moment-là, plus tôt dans sa vie, qu'il réfléchit aux diasporas noires. *La Prochaine Fois, le feu*, lui, reste focalisé sur les États-Unis et sur ce moment historique.

Votre ouvrage a été salué, en Grande-Bretagne et aux États-Unis, par une communauté intellectuelle digne de ce nom. Avez-vous rencontré des oppositions farouches ?

Je n'ai pas été ciblé par l'extrême droite. C'est peut-être lié à la couleur de ma peau... Je n'ai pas rencontré d'opposition. Je suis frappé de voir à quel point les gens aiment Baldwin et ont besoin de lui. Sa vie et son héritage, c'est une histoire d'amour. Baldwin est très colérique dans ses discours, mais son œuvre est imprégnée d'amour.

Comment vous sentez-vous après l'énorme travail qui vous a permis d'écrire le roman vrai de cet homme ?

Baldwin est mort d'un cancer de la gorge en 1987. En terminant la dernière scène du livre, j'ai eu un terrible mal de gorge. Toni Morrison a dit qu'il faut écrire le livre qui n'existe pas et que vous voudriez lire. Ce livre est celui que je voulais lire sur Baldwin. ■

ENTRETIEN RÉALISÉ PAR MURIEL STEINMETZ
TRADUCTION ASSURÉE PAR MIRANDA RICHMOND